

BLOG-NOTES

Leise
beobachten

VON DANIEL CONRAD

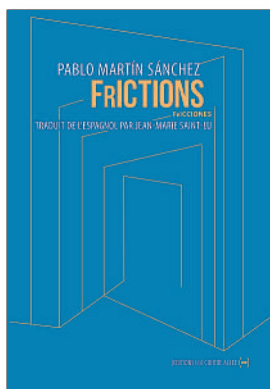
Anna Weidenholzer war dann der Überraschungsgast. Das Institut Pierre Werner hatte das Geheimnis um die Lesung am vergangenen Donnerstagabend gelüftet, wer denn da als renommierter Autor in das Drei-Länder-Institut zu einer Buchvorstellung kommen würde. Zwar hat es ihr Werk „Weshalb die Herren Seesterne tragen“ nicht mehr auf die nur noch ein paar Titel umfassende Shortlist des diesjährigen Deutschen Buchpreises geschafft, aber die Aufnahme in die Longlist gab schon den Hinweis: „Reinlesen lohnt sich!“ Dabei wirkt ihre Geisteshaltung und Herangehensweise fast anachronistisch – oder gar zum richtigen Zeitpunkt revolutionär? Im Zeitalter, in dem man die Informationshäppchen und Katzenvideos schnell auf dem Display hintereinanderreihet und wieder wegwischt, hält sie dagegen. Weidenholzer gilt als „leise Beobachterin“ mit „Blick für das Detail“. Die Geschichte um Karl, einen pensionierten Lehrer, bringt sie mit kleinen Dingen und literarisch „feinen Pinselstrichen“ zum großen Strahlen. Wie sie betonte, ist ihr der Kern, die Suche nach Glück und Zufriedenheit in einer Gesellschaft der Angst, ein Hauptanliegen. Als Autorin und Literaturwissenschaftlerin folgt daraus aber dann auch die bewusste Konzentration, die klare Konzipierung und der Bedacht für die Akzentsetzung in inhaltlicher und formaler Sicht. Was wünscht man sich doch, viele würden es ihr gleich tun: Etwas mehr zu denken, statt auf den ersten Blick maximal emotional zu kommentieren. Gekennzeichnet von Demut, Respekt und Nüchternheit gelingt es Weidenholzer dann bei aller Tiefe in Inhalt und Konzeption, Erzählerin zu bleiben – ohne dabei plakativ, zu laut und aufdringlich zu sein. Und gerade das macht ihr Buch dann auch wirklich zu einer Empfehlung im Leseherbst.

Ex-comédien et ex-chercheur, Pablo Martín Sánchez nous dévoile, dans son premier recueil de nouvelles, sa passion pour Borges et l'Oulipo à travers de petites fictions en forme de dédales textuels où l'humour loufoque n'est jamais loin.

Si toutes les nouvelles ne se valent pas, la découverte d'un auteur qui voit la littérature comme champ d'expérimentation est fort jouissive.

«Quand on ne sait pas quelle est la meilleure façon de révéler un secret, on choisit, dans le meilleur des cas, la ligne courbe; dans le pire, l'arabesque. Parfois, on en vient même à écrire une nouvelle.» Depuis la publication, dans les années 40, de «Fictions» de Jorge Luis Borges, tout écrivain sud-américain souffre de l'héritage encombrant, écrasant, omniprésent d'un auteur qui réinventa fondamentalement la façon d'écrire et de lire de la littérature.

Comme Beckett le fit pour le théâtre, Borges révolutionna la nouvelle en y ajoutant des formes inédites, une morphologie nouvelle, des mondes abstraits qui se déploient souvent sur quelques pages seulement. Borges concevait de véritables fictions métaphysiques, des casse-têtes insolubles, des «Rubik's Cubes» fascinants.



Pablo Martín Sánchez
«Frictions»
ISBN: 978-2917817476
Editions La Contre Allée
224 pages, € 18

Labyrinthes textuels

Pablo Martín Sánchez affiche avec «Frictions» sa passion pour Borges

Ces écrits étaient éminemment pascaliens: s'y déployait le contraste entre un univers infiniment grand et le destin – infiniment petit – des hommes.

Face à l'influence inévitablement néfaste d'un tel auteur – hommage et copie sabotant tous deux l'autonomie de leurs successeurs – deux options restent à l'écrivain sud-américain à qui l'idée viendrait de tâter la forme courte: l'on peut commencer par essayer de se dégager de cette influence en faisant tout à fait autre chose.

Une telle option est pourtant peu viable car souvent artificielle: se dégager de Borges, c'est se fermer les yeux sur le changement qu'il a opéré. Cela revient à s'aveugler sur le passé littéraire de la région dont on provient.

Reste l'autre option, que choisit Pablo Martín Sánchez, et qui consiste à affronter le géant sur son propre terrain, comme l'indique déjà typographiquement le titre du recueil, la greffe du «r» dans le titre («Frictions», donc) parasitant l'œuvre originale de Borges tout en s'inclinant devant elle. Le titre du recueil est programmatique: si Borges est le maître des labyrinthes textuels à enchâssements multiples, Martín Sánchez y rajoute un miroir, essayant d'enfermer le maître argentin dans son propre dédale.

Sous influence

Pourtant, Martín Sánchez ne serait-il pas Icare se brûlant les ailes du fait d'une ambition démesurée? Pas tout à fait. Sans parvenir à la cheville de l'époustouffant Borges, les «Frictions» que propose l'auteur sont tout ce qu'il y a de plus alambiquées sans être étouffantes ou (trop) prises de tête.

On trouve dans le recueil, dont les nouvelles sont classées assez rigoureusement par longueur – la première partie ne contient que des nouvelles de deux à sept pages, la dernière des nouvelles de neuf à une vingtaine de pages –, un affrontement avec la Mort, qui se pointe chez le narrateur en T-shirt orange «avec un dessin de Donald», des rédactions d'élèves



Ex-comédien et ex-chercheur, Pablo Martín Sánchez publie un premier recueil de nouvelles.
(PHOTO: EDITIONS LA CONTRE ALLÉE)

acerbes, une notice d'utilisation médicamenteuse pour les «Bécots», un drôle de poète aux doigts de crayon, un traité de poésie métrique – cette poésie qui ne peut s'écrire que dans le métré –, un portrait du dentiste en suppôt de Satan, un comédien qui désespère de faire rire un vieillard grincheux dans le public, un adepte de Bolaño qui n'ose s'adresser à son écrivain favori ainsi que des labyrinthes textuels et sémantiques qu'il serait un crime de révéler ici.

Bref, la diversité est au rendez-vous, même si la qualité des nouvelles est parfois de niveau inégal. Cette diversité est subsumée par un style assez limpide, efficace sans effleurer pourtant la grâce stylistique d'un Borges.

Martín Sánchez réussit à faire, dans un tour de passe-passe intelligent, de la lourdeur des influences une grâce. Il a l'insolence

de piocher dans un réservoir d'auteurs chez qui l'intertextualité, qu'elle s'appuie sur des auteurs ou textes réels ou inventés, est elle-même souvent le point de départ à des fictions ludiques.

Les clins d'œil multiples dégagent le recueil de la lourdeur sous laquelle le projet aurait pu souffrir, faisant de Martín Sánchez non pas un nouveau Borges, mais un écrivain sud-américain d'autant plus prometteur que le sens de l'absurde qui se manifeste dans le recueil se joint, lors de certaines nouvelles, à la problématique des difficiles relations interhumaines.

C'est lors de tels moments – comme par exemple l'enfant qui, dans ses rédactions, raconte les violences conjugales – que Martín Sánchez, peut-être involontairement, se range du côté de cet autre sublime et regretté nouvelliste que fut David Foster Wallace.

Wenn der Zaunkönig singt

Hans-Ulrich Treichel schafft es, in aller Kürze eine berührende, einfühlsame Geschichte zu erzählen

VON PETER MOHR

„Wenn der Zaunkönig singt, dauert es nicht mehr lange bis zum Sonnenaufgang.“ Diese kurze Phase will die Protagonistin in Hans-Ulrich Treichels neuer Erzählung „Tagesanbruch“ nutzen, um sich von ihrem gerade verstorbenen Sohn zu verabschieden und gleichzeitig eine Lebensbeichte abzulegen. Treichel, der seit den 1990er-Jahren als Dozent am Leipziger Literaturinstitut tätig ist, greift ein bekanntes und von ihm mannigfaltig variiertes Sujet auf – die tragische Familiengeschichte.

Seine Eltern haben nach dem Zweiten Weltkrieg auf der Flucht aus Osteuropa ihren älteren Sohn verloren, Gewalt erlitten und sich zeitlebens von diesem Trauma

nicht erholt. „Man muss nicht alles mit seinen Kindern bereden. Man muss auch schweigen können“, heißt es in der neuen, nicht einmal 100 Seiten umfassenden Erzählung, in der kein Wort zu viel oder am falschen Platz steht.

Leidensgeschichten
um Krankheit und Tod

Die Mutter erzählt ihrem erwachsenen Sohn, den sie nach seiner schweren Krebserkrankung zu sich genommen und bis zu seinem Tod aufopferungsvoll gepflegt hat, ihr eigenes beschwerliches Leben. Die Kraft dazu hat sie – offensichtlich – erst nach dessen Tod gefunden.

Bei Treichels Ich-Erzählerin, die deutliche autobiografische Züge seiner Mutter trägt, fällt eine Last ab, sie führt Selbstgespräche über

ihr Leben, und über allem thront der Zweifel, ob ihr verstorbener Mann der leibliche Vater des gerade verlorenen Sohnes ist. Welch eine schreckliche Konstellation! In der allein gelassenen Frau nagen tiefe Zweifel mit geradezu selbstzerstörerischer Wirkung.

Wir haben es hier zwar mit einem selbsttherapeutischen Monolog der Mutter zu tun, ein Arbeiten an der Vergangenheit und der eigenen Verschwiegenheit, doch dadurch, dass der Sohn direkt angesprochen wird, erhält der Text eine intime, ja beklemmende Intensität.

Bild einer Generation ohne Chance
auf Selbstbestimmung

Das Leben der Mutter war von lebenslangem Verzicht dominiert.

Sie wollte Lehrerin werden, stand aber im Textilgeschäft beinahe rund um die Uhr hinter der Theke und führte ein mehr als bescheidenes Dasein in der provinziellen ostwestfälischen Kleinstadt Versmold – einer „trübsinnigen Ansammlung von Zweifamilienhäusern und Umgehungsstraßen.“

„Tagesanbruch“ ist ein erschütterndes Buch über eine Generation, die keine Chance auf ein selbstbestimmtes Leben hatte – mehr als nur die Fortsetzung von Treichels Meisterwerk „Der Verlorene“ (1998). Es ist auch ein einfühlsamer Versuch, die Mutter verstehen zu wollen, um ihr so manche Lieblosigkeit verzeihen zu können. Nur auf der Waage hat dieses schmale Bändchen das Nachsehen gegenüber großen Romanen.



Hans-Ulrich Treichel
„Tagesanbruch“
Suhrkamp Verlag
ISBN: 978-3518425251
88 Seiten, 17,95 Euro